

YVES ÉCREMENT

MON BAGAGE AU
BOUT DU QUAI

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-163-4

Dépôt légal : Juin 2022

*L'insignifiance mon ami, c'est l'essence de l'existence. Elle
est avec nous partout et toujours.*
Milan Kundera : *La fête de l'insignifiance.*

*L'homme n'est que poussière. C'est dire l'importance du
plumeau.*
Alexandre Vialatte.

Allongé entre myrtilles et bruyères, un peu à l'abri du vent, les bras croisés sous la tête, le soleil se joue de ma patience. Il ne se doute pas que sous mes yeux une multitude de lettres dansent, glissent comme des étoiles filantes, comme un déluge de pierres. Des lettres qui tracent des lignes, alphabet à côté des angles, des lettres qui ponctuent la géométrie. Toutes ces lettres lambinent, se télescopent, virevoltent autour de moi et parfois se cherchent, s'accrochent pour former des mots. Des mots qui se bousculent, qui se pressent, sèment le désordre, ne respectent rien de la préséance et que je tente en mouvements désordonnés de saisir pour les fixer dans ma mémoire. Ici, le mot aperçu est sec comme le désert, là, tranchant comme un couperet, bleu Klein, noir anarchiste, ébouriffant, rond ou au contraire pointu comme vives saillies.

Tenez, je vais vous dire, les mots me font rêver ; c'est mon oxygène, ils agrandissent l'espace ils me sont indispensables. Les mots habillent mes amours, mes chagrins, ce sont des guirlandes poétiques. Les mots, mot à mot, je les escalade inlassablement jusqu'à trouver celui qui allume mon âme qui m'embarque dans des rêves sans âge.

Alexandre Vialatte dit : « Vingt fois, j'ai voulu dire adieu à ma jeunesse. Vingt fois, j'ai craint de me montrer ridicule. C'était trop tôt, la fois suivante, elle était partie. On ne saurait dire adieu trop tôt à sa jeunesse. Elle s'en va sur la pointe des pieds. » C'est vrai ma jeunesse est partie sur la pointe des pieds lentement comme à regret presque par étourderie, le temps lui a manqué pour ne fixer que des images de galopin. Ainsi le soir, dans les rues de Mulhouse avec mes copains je tire toutes les sonnettes des immeubles ou encore j'envoie moi aussi des pétards dans la salle où répète l'orchestre du théâtre de la ville au grand complet. Les couacs de stupeur des violons, des hautbois nous mettent en joie et déclenchent à la fois nos fous rires sonores et une belle débandade. La ville, ses rues, ses parcs sont

mon terrain de jeux, mon espace de liberté absolue. Avec mes complices de toutes sortes d'espiègleries, j'attends le tramway dans une courbe des voies pour sauter sur le marchepied sans être vu du contrôleur. Je descends en marche juste avant un arrêt. Après deux ou trois de ces acrobaties, on arrive à la gare située en haut de la ville.

De là comme des moineaux, chaussés de nos patins à roulettes, nous dévalons les rues jusqu'au centre, criant, effrayant les passants quand on saute sur les trottoirs. Les agents de la circulation, que nous appelons les vaches à roulettes à cause de leur sifflet toujours à la bouche, empêtrés dans leur cape, perdent toujours la course avec nous, pourtant ils sont à bicyclette et en patrouille par deux. Mais comment rattraper des garnements malins comme des singes disparaissant subitement en quittant la rue du Sauvage pour se faufiler dans la rue des Boulangers, trop c'est trop, hors d'haleine, ils préfèrent abandonner et nous on le sait et on en rigole. Quand on a 12 ans, la récré n'est pas seulement dans la cour du lycée... Au lycée la cour, c'est le tableau d'affichage où tous les mercredis à 10 h je me précipite pour savoir quels sont les élèves collés, si c'est mon cas je file par la petite porte jusque chez nous pour détourner du courrier l'enveloppe fatidique. Il ne me reste plus qu'à imiter la signature de ma mère, celle de mon père est trop tarabiscotée, et à réfléchir au mensonge que je vais inventer pour expliquer ma présence obligatoire au lycée le jeudi matin. D'habiter à 200 mètres du bahut a un certain avantage pour parer à l'urgence !

Sans être un cancre, ma scolarité est assez chaotique. Le latin, les maths, l'allemand ou l'anglais ainsi que le français ne me passionnent pas vraiment. Toutefois, une certaine stimulation peut venir d'un pari que je tente avec un copain quant à la note que j'obtiendrais en interrogation écrite. Je préfère et de loin ma bande pour jouer au baby-foot dans un café. Les parties sont interminables, nous rusons en bourrant les buts avec un béret ou une écharpe. On va presque toujours dans le même bistrot où le juke-box nous permet de découvrir Georges Brassens, avec la chanson pour *l'Auvergnat*, ou celle du *Gorille* qui nous fait particulièrement rigoler, sans en saisir vraiment toutes les subtilités des paroles. La gouaille de Philippe Clay si particulière quand il interprète *Cigarettes, Whisky et Petites Pépées*,

ou encore *Laissez passer les voyous* nous transporte dans un monde aux contours incertains vaguement hâbleurs. En culotte courte ou en pantalon, une P4 allumée au bec, le roi n'est pas mon cousin. À 16 ans tout m'appartient, la vie est belle, le rire des filles a une autre couleur que César et sa guerre des Gaules sous forme de version latine à rendre tous les quinze jours.

C'est à la fin du mois de mai que tout bascule. Ce bel équilibre, cette insouciance prend tout à coup un tournant terrible pour moi. Un samedi soir, le téléphone sonne à la maison, en l'absence de mes parents je décroche et j'entends une voix masculine me disant : « Tu diras à ton Papa qu'il vienne me voir à l'hôtel du Parc demain matin ! » Le lendemain, un certain dimanche c'est sur une simple entrevue dans ce palace, que mon père est licencié sans autre forme de procès au prétexte que le patron veut le remplacer par son neveu.

Mon père, cet homme d'une grande élégance, reconnu dans le milieu du textile de tout l'est de la France comme étant la référence en la matière. Mon père, ce jeune ingénieur de 23 ans qui a le culot de créer le syndicat des cadres du textile des Vosges pour faire valoir leurs droits, eux qui sont pris entre un patronat glouton et des syndicats ouvriers sectaires.

Mon père initiateur et développeur d'un tissu appelé « popeline », à peine balbutiant en Angleterre. Mon père, dirigeant un peu plus de mille ouvriers, répartis dans trois usines n'hésitant jamais de faire le tour des filatures et des tissages pour apprécier et non pas juger le travail des ouvriers, des contremaîtres, rentre souvent à la maison avec des brins de coton ou de fils accrochés à ses vestons.

Mon père que ses amis qualifient de boute-en-train, de pince-sans-rire, mon père qui aime les hommes, soucieux de leurs problèmes familiaux, se faire fiche à la porte comme un va-nu-pieds sur un simple coup de téléphone concrétisant la grossièreté d'un patron, pour moi gamin de 16 ans c'est entrer violemment dans un monde que je n'imagine pas. Dépendre du caprice d'un homme m'est tellement insupportable que ma vie au lycée est à l'image de ma révolte. Je n'admets plus aucune remarque de mes professeurs, je suis devenu un contestataire absolu de toutes formes d'autorité avec une telle hargne qu'à la fin juin je suis convoqué en conseil de discipline, fermement recadré par le proviseur, le censeur, le surveillant général et

flanqué à la porte du bahut. Plus dégoûté qu'écervelé, je veux tourner le dos à Molière, Cicéron, Goethe, Shakespeare, Pythagore, aux sciences naturelles comme à l'histoire et à la géographie. Pour moi la Vie ce n'est pas les contraintes scolaires, la Vie c'est une grande ouverture devant soi sans dépendre de quiconque. Je n'ai alors qu'une idée en tête, apprendre l'agriculture, je veux être « fermier » pour m'occuper d'animaux.

Allongé entre myrtilles et bruyères, un peu à l'abri du vent, les bras croisés sous la tête, outre les lettres et les mots, ce sont des images qui m'accompagnent maintenant. Des images de charrettes de foin, de gerbes de blé, de troupeaux rentrant à l'étable. Plus concrètement fin septembre, me voilà à l'École Régionale d'Agriculture de Château-Salins, petite ville du sud de la Moselle. Et là, pas de charrettes de foin, ni de troupeaux rentrant à l'étable pour la traite, mais un grand dortoir avec trois allées de lits bien rangés, un grand réfectoire avec ses tables rondes alignées, une cour sans mur, un grand préau, de longs couloirs, des salles de classe, une salle d'étude avec sur une estrade le pupitre du pion faisant face à trois rangées de tables. Je me retrouve dans cette école, construite par les Allemands en 1913, avec quelque 200 élèves de toutes origines : Tunisiens, Maliens, Algériens, Antillais, Parisiens, Alsaciens, Bretons, Lorrains, fils ou non de paysans, mais tous pensionnaires, tous avec une blouse grise sur le dos, des chaussons aux pieds pour monter dans les dortoirs, des bottes pour aller en pratique chez les agriculteurs voisins et des chaussures basses pour nous rendre en cours ou sortir.

Les premières semaines, l'agriculture a un drôle de goût pour moi et je ne suis pas au bout de mes surprises. Me voilà à nouveau confronté à un prof de français, à un autre de maths ou encore d'histoire et géographie. Mais je ne sais pas pourquoi je comprends tout. Tolstoï me passionne, ce noble russe parlant français écartelé entre sa position dans la société et le mode de vie de ses serfs qu'il tente d'améliorer ; misère, précarité, pauvreté ces trois fléaux le minent sans cesse. Je lis *Guerre et Paix* et *Anna Karénine*. Ce professeur de français peut-être parce qu'il n'est pas agrégé sait me faire apprécier les grands auteurs.

Les identités remarquables, les équations, la géométrie plane ou dans l'espace, rien ne me semble insurmontable quand c'est enseigné par un professeur avignonnais égaré en Lorraine.

Même si je ne comprends pas forcément tout, il a le don de changer de vocabulaire, de trouver les bons mots pour m'ouvrir l'esprit.

L'histoire fait fi des dates systématiquement apprises. Les dates graduent les époques plus qu'un évènement précis. L'histoire c'est ici, les pactes, les alliances, les conquêtes, la naissance des États européens ; les rivalités, les visites de roi à roi, de grand à grand pour amorcer ou finaliser des accords quelquefois bousculés ou rompus au gré des intérêts de chacun.

La géographie est physique, climatique, économique. On apprend que l'agriculture en montagne ou en plaine est soumise à des conditions de températures, de pluviométries différentes conditionnant l'adaptation des plantes dans leur milieu. Les échanges commerciaux régionaux, nationaux ou internationaux obéissent aux lois du marché de l'offre et de la demande et passent même par la bourse du deuxième marché qui cote les céréales et le sucre entre autres.

Mes yeux se dessillent, je suis buvard, j'absorbe tout, je suis dans un autre monde où les échanges profs-élèves sont permanents. Il semble, ici, dans cette école, qu'on ait à cœur de former des techniciens en agriculture ayant un bagage de culture générale complet.

Bientôt, je découvre les lois de la physique, de la chimie minérale et organique, les travaux pratiques et les expériences concrétisant ces différents mystères. J'y apprends l'intérêt qu'ont le cuivre, le manganèse ou le zinc en agriculture, mais aussi la magie de la fermentation lactique pour fabriquer fromages et yaourts.

Et puis on étudie la terre, en agriculture c'est la star incontestable du milieu vivant, source et support de toutes les productions végétales indispensables aux hommes comme aux animaux. Les argiles, les limons et les sables en sont les composants soudés entre eux par la matière organique lentement minéralisée grâce aux micro-organismes qui y sont inclus ; les colloïdes fixateurs des éléments nutritifs sont les garde-manger dans lesquels les plantes puisent pour se nourrir. Cette terre que chaque agriculteur respecte et aime peut être lourde ou légère, froide ou chaude ; c'est elle qui se donne, qui se laisse aimer pour rendre jour après jour, saison après saison avec générosité toute l'attention qu'on lui porte. Si on n'y prend garde, elle

s'épuise, se glace, se tasse, se ferme et à contrecœur se chiffonne, se ride, se dessèche, s'effrite, glisse le long des pentes, s'envole en nuage coloré emporté par le vent, devient squelette, qui, dans un dernier sursaut de générosité, s'offre encore pour que s'y accrochent chiendent, plantain ou mousse. C'est l'agonie qui conduit à la désertification. La boucle est bouclée ! Cette star issue des plus belles roches, des plus beaux sédiments migre au fil de l'eau et du vent abandonnant avec tristesse ceux qui n'ont pas su l'aimer, la cajoler. La terre ne demande pas le respect, elle s'en moque, elle veut beaucoup plus, elle veut de l'amour pour se donner et offrir à ses amants bien plus qu'ils n'imaginent.

Quand on est un adolescent espiègle, qui vient de la ville et que l'on entend un professeur vous parler du fondement essentiel de l'agriculture, de ses mystères et de ses tours de magie, on n'est pas loin de penser à l'amour. Cette terre-là est brillante au labour, brune avant un semis, dorée après les moissons. Bizarrement, elle n'est pas verte au grand dam de ceux qui poussent de côté les quelques-uns qui continuent à la cajoler, à l'aimer. Ce prof-là, François Klein, aux yeux bleus et au sourire constamment accroché à son visage, ingénieur horticole, a le talent de nous faire toucher du doigt le concret de la terre, de nous en dévoiler ses secrets, de nous la faire aimer. D'ailleurs, c'est avec elle que je voyage la vie. Je n'ai de cesse de la déchiffrer pour mieux la comprendre, la goûter, j'aime la prendre entre mes mains, la sentir, elle me rassure, elle m'invite. Après la pluie en automne quand les journées sont encore chaudes, elle dégage un parfum très caractéristique qui nous rappelle combien elle est vivante.

Outre toutes ces disciplines, j'apprends l'arboriculture, la céréaliculture avec ses blés d'hiver, de printemps, ses orges d'hiver, de printemps et de brasserie, l'avoine, le maïs fourrager, le sorgho. On m'enseigne la création des prairies qu'elles soient temporaires ou permanentes et les mélanges judicieux de graminées et de légumineuses qui assurent une belle fenaison en deux ou trois coupes suivant les années, ainsi qu'une alimentation équilibrée des bêtes au parc.

La zootechnie m'ouvre d'autres horizons. Les différentes races bovines, porcines, ovines et leurs exigences alimentaires m'embarquent dans des voies complètement nouvelles. La reproduction animale, la gestation, la croissance, l'appréciation

des carcasses, le type d'élevage qu'il faut mener, la prophylaxie nous sont enseignés en mettant l'accent sur la symbiose homme-animal bien comprise.

« Dans la vie, il y a un voleur et un volé, il vaut mieux être le voleur que le volé », soulignez, s'il vous plaît. Ainsi débute le cours de droit rural enseigné par un notaire.

En économie c'est l'analyse et l'étude de la rentabilité de chaque poste de production de l'exploitation qu'on découvre : viande, lait, céréales, fourrage, rien n'est laissé dans l'ombre. Une unité agricole se mène avec des règles très précises qu'il faut constamment adapter puisqu'on travaille avec un milieu vivant. La complicité homme-terre, hommes-animaux est indispensable pour la pérennité de l'entreprise avec en plus, beaucoup d'humilité, du doigté et un mental bien trempé.

Tous les vendredis après-midi, nous complétons notre formation théorique par des travaux pratiques auprès des agriculteurs proches de l'école. Pour ma part enfourchant ma bicyclette j'avale les 9 km pour me rendre à Obreck chez Jules et Mado Thiriet. Lui, député, conseiller départemental, maire, elle avocate, sont à la tête d'une belle exploitation agricole où l'on pratique la culture céréalière et l'élevage de laitières et de porcs. Jules Thiriet plus intéressé par la politique agricole régionale et nationale est absent de l'exploitation du lundi au vendredi. Elle, Mado, abandonnant le droit, dirige la ferme de main de maître aidée en cela par Camille, chef de culture, son fils Jacques conducteur de tracteur, Pierrot commis de ferme, tous les trois du village d'Obreck. J'ai la chance d'être bien accepté à la fois par Mado et Jules et par les ouvriers. D'ailleurs, Camille m'a adoubé à la suite d'un geste simple : lui donner le foin en retournant la fourche afin qu'il puisse en saisir sa charge du haut de la remorque sans se blesser. Relevant sa casquette il me dit : « Toi au moins tu fais attention à ce que tu fais ! » Venant d'un homme de sa trempe j'ai l'impression que la vie à la ferme me rentre dans la peau. Souvent, il me raconte ses jeunes années, dormant à l'écurie avec les chevaux, lorsqu'à la saison des labours il les attelle à la charrue au lever du jour, il veille également au poulinement et à leur alimentation. « Au moins, on parle avec eux, me dit-il, on se réchauffe contre eux, les chevaux sont câlins, caractériels, volontaires, leurs nasaux doux exhalent un souffle chaud et odorant. Maintenant avec un tracteur à part

gueuler quand il refuse de démarrer et y mettre du fuel dans le réservoir, on n'est plus qu'un robot ! T'as déjà vu un tracteur te regarder... »

Le vendredi soir après le repas, j'enfourche mon vélo et je rentre à l'école. Cette école qui m'a appris tant en trois ans des hommes et de la nature, cette école a une âme instillée par son directeur que chaque élève appelle « le patron ». Les échanges patron-élèves, profs-élèves, agriculteurs-élèves sont courants, je grandis et j'apprends avec gourmandise.

À l'initiative et l'aide d'un professeur, je monte un labo photo et avec deux autres camarades on s'essaie au développement des pellicules, au tirage et à l'agrandissement et même au glaçage des épreuves. Je suis bientôt le seul à pratiquer, mes copains, trop impatients pour apprécier la lente montée de l'image dans la cuve, abandonnent. C'est magique et passionnant la photographie, j'en sais quelque chose puisque 60 ans plus tard je pratique toujours avec le même enthousiasme.

Au mois de janvier de ma deuxième année, une note du ministère de la Jeunesse et des Sports circule à l'école, cette note offre la possibilité aux élèves qui le souhaitent de se rendre en Algérie en juillet. Piqué par la curiosité, je m'inscris et je suis le seul. Après enquête menée par les Renseignements généraux auprès de ma famille pour s'assurer que nous ne sommes pas de fâcheux anarchistes ou communistes, mon père et ma mère m'autorisent à faire ce voyage. Juillet 1958 départ en gare d'Épinal pour Lyon Bron, embarquement à bord d'un quadrimoteur à hélice, direction Constantine. Réception par les autorités départementales et logé au dortoir d'un lycée situé au bord des gorges du Rhummel. Le lendemain dans les bâtiments de l'Assemblée départementale j'apprends comme d'autres lycéens et étudiants venus des quatre coins de la métropole que l'Algérie est un pays froid où il fait quelquefois chaud, qu'il est souhaitable pour des questions de sécurité de ne pas suivre toujours le même itinéraire en circulant dans la ville. « N'oubliez pas, nous dit-on, que l'Algérie gronde et que l'armée veille au maintien de l'ordre ».

Bon ça y est le ton est donné sans pour autant m'effrayer, à dix-huit ans ma bonne étoile est toute neuve. Et puis je suis ici pour voir le plus possible, pour parler, écouter. Je vais être comblé ! Affecté à la Chambre d'Agriculture du département et

pris en charge par Monsieur Faure, un important propriétaire terrien de plusieurs milliers d'hectares emblavés en blé tendre et blé dur destinés à l'exportation pour la métropole et d'autres États européens, je découvre le pays. Cet homme très aimable qui se déplace en DS m'apprend que les rendements en céréales sont à diviser par deux et demi au regard de ceux de la métropole, il faut donc une grande surface pour en vivre et pléthore d'ouvriers arabes pour la travailler ce qui augmente encore les difficultés d'exploitation d'un tel espace bien qu'à 90 % d'un seul tenant. Ici, aussi loin que porte le regard, pas un arbre, pas une rivière, rien qu'une immense étendue de terre blonde presque blanche brûlante inondée de soleil. En métropole, 60 hectares sont une superficie moyenne et 200 une superficie importante pour une exploitation ; en Algérie ces surfaces sont des miettes oubliées laissées à quelques riches Arabes au cours de la conquête. Parfois ici et là on peut apercevoir une mechta avec ses maisons en torchis couvertes par des tôles et des branchages mêlés à de la paille et de la terre. Une porte d'entrée en planches mal jointes, une ouverture étroite dans les murs en sont les seules sources de lumière. La mechta est ceinte d'une haie sauvage de figuiers de Barbarie pour se protéger des chacals. Chaque famille qui habite la mechta a sa propre maison, parfois un âne, quelques moutons ou chèvres, des poules, tous ces animaux à la tombée de la nuit rentrent dans une pièce ou à défaut dans un recoin du gourbi. L'âne chaque jour accompagné d'un enfant, garçon ou fille, revient d'un point d'eau les flancs lestés d'outres remplies du précieux liquide. Les femmes, souvent le ventre lourd, préparent les galettes d'orge tôt le matin et les cuisent au four. Elles s'occupent également du ou des repas quelquefois préparés à base de lentilles ou de pois chiche, elles moulent l'orge et le blé, traitent les chèvres, assurent la propreté des abords du gourbi. Les hommes sont à la ferme ou dans les champs. Les enfants comme tous les gamins courent dans l'enceinte de la mechta, crient, pleurent, jouent, se disputent, pieds nus, poussiéreux, les plus grands fabriquent des pièges pour attraper des lièvres, des grives ou des perdreaux.

L'école... pourquoi ? L'électricité... pourquoi ?

C'est en roulant une demi-heure encore avant d'arriver à la ferme que gentiment Monsieur Faure continue à me faire découvrir ses terres et ses gens. Avec lui j'apprends la

démésure, son domaine, c'est tout naturellement un dû acquis au fil du temps et qu'il se fait un devoir de faire fructifier pour ses enfants et petits-enfants. « Si je veux le transmettre, il faut d'abord le protéger, dit-il en garant sa voiture aux abords d'une grande villa ». Quatre marches d'escalier nous séparent de l'entrée, sur le seuil de laquelle se tient son épouse. Une grande et belle femme au teint clair légèrement hâlé, ses cheveux blonds encadrent un joli visage carré, ses yeux bleus et son sourire soulignent son élégance et sa grande classe toute naturelle.

— Ah ! C'est le jeune métropolitain qui vient de Lorraine avec lequel tu voyages depuis Constantine, dit-elle à son mari. Venez, entrez vous mettre à l'abri du soleil, il fait encore très chaud.

Pieds nus, jupe longue, large chemise d'homme, elle nous précède glissant littéralement jusqu'au salon presque sombre tant la lumière vive du dehors est filtrée par des volets entrouverts. Quatre fauteuils profonds, une table basse sur laquelle Fatima, une des bonnes, a disposé bières et jus de fruits frais, un très grand guéridon avec une jolie lampe habille cet espace sans en gâcher les volumes.

— Alors ce voyage ! Pas d'ennui sur la route, comment trouvez-vous les paysages ? me demande-t-elle, autant de questions qui masquent mal l'impatience de Madame Faure à entendre son mari lui parler de l'atmosphère et des affaires à Constantine.

— Constantine est calme, il faut dire que le dispositif de maintien de l'ordre a été autorisé et renforcé par Alger. De plus, les contrats d'exportations des céréales vers l'Argentine sont signés et ceux vers la Métropole confortés. Tu vois, lui dit-il, Paris a enfin compris.

— J'espère que tu dis vrai, rétorqua sa femme, parce qu'à Batna le domaine des Allègre a été attaqué il y a 2 jours et leur grand dépôt de matériel fortement endommagé, heureusement les volets d'acier de la villa étaient bouclés, ils n'ont pas pu rentrer. Ils vont demander la protection de l'armée.

— Ici, le domaine est maintenant tranquille avec les militaires. Hamid, Youssef et Mohamed ont commencé les labours profonds avec les charrues à balancier. Les trois chenillards ont démarré facilement.